

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
 Six Mois. 5 »
 ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
 Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
 Aboînements, Articles d'argent
 Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
 A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
 LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
 Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
 LYON

FRANC PARLER

Gambetta est battu ; le scrutin de liste est tué sous lui, et tout le ministère naturellement, subit le même sort.

L'échec est aussi complet que possible, et la majorité a renversé son idole avec l'entrain que l'on apporte à renverser les idoles qui ont cessé de plaire.

La, en effet, est l'explication de cette chute soudaine et de ce krack politique succédant à notre krack financier.

Gambetta avait cessé de plaire pour des raisons multiples, parmi lesquelles le scrutin de liste ne fut que la dernière goutte.

Nous en verrons demain la preuve par les noms des votants, qui feront clairement ressortir les éléments complexes de la majorité anti-ministérielle.

Il est évident, pour nous, que Gambetta doit sa chute aussi bien aux irréconciliables de l'*Intransigeant* et aux opposants nés des Droites, qu'aux partisans du scrutin d'arrondissement.

Ajoutez-y des mécontentements légitimes sur le choix de certains fonctionnaires, des amours propres froissés, des susceptibilités rétives, et vous obtiendrez une analyse chimique assez compliquée pour ne gnère laisser de doute sur la fragilité de la victoire de la Chambre.

Assurément Gambetta, ne fut ni parfait, ni impeccable.

Il eut tort d'arriver au ministère avec une petite phalange de camarades, dont quelques-uns n'étaient que des comparses ;

Il eut tort de choisir des collaborateurs à peine refroidis des luttes de l'ordre moral, tels que M. Weiss, entre autres ;

Il eut tort d'éloigner par des allures

Feuilleton de la RENAISSANCE

UN FANTOME

Donc, il est entendu que Gambetta voulait un coup d'Etat.

Avec qui ? avec quoi ?

Vous allez l'apprendre par ce compte rendu fidèle du Congrès des Epouvantés.

M. Clémenceau. — Messieurs, la situation est grave...

M. Barodet. — A qui le dites-vous ?

M. Clémenceau. — Il est avéré, aujourd'hui, que Gambetta nous menace d'un coup d'Etat.

M. Barodet. — Il l'a déclaré hautement devant nous.

M. Andrieux. — Et mon rapport fait foi de ses paroles.

M. Henry Maret. — Il y a longtemps que je l'ai écrit : Vitellius, non content de ses lampyries, songe à dévorer les députés, à la saute hollandaise.

M. Rochefort. — Avec les queues d'écrevisses Coquelin.

M. Clémenceau. — Voilà donc un point hors de doute : nous sommes à la veille d'un coup d'Etat.

M. Rochefort. — Je suis même vous

hautaines et roges bien des capacités qui n'aiment pas à marcher au doigt et à l'œil ;

Il eut tort de vouloir être un ministre universel, touchant à la fois à la guerre, à la diplomatie, aux finances, etc.

Il eut tort de faire trop bon marché de scrupules légitimes, dans son entourage ministériel, — Côté des Dames.

Vous voyez que nous n'atténions rien.

Mais il avait raison de ne pas vouloir inaugurer ses réformes, sans les asseoir sur la base solide d'une Révision Constitutionnelle et surtout d'une Révision possible.

Il avait raison de vouloir élargir notre horizon politique, en l'arrachant aux intérêts de clocher et aux querelles de boutiques.

Or c'est précisément sur ces deux points que la majorité le combat et le renverse !

Vous allez voir le gâchis !

Révision enterrée ; majorité émiettée ; ministère introuvable...

Et tout cela pour sauver le scrutin d'arrondissement.

Vrai, le jeu n'en valait pas la chandelle !

Et puisque les députés de clocher ont si bien décousu, il sera intéressant de les voir recoudre.

JACQUES BARBIER

LES RESPONSABILITÉS

Nous voudrions ne pas en parler. Il est évident que l'heure n'est point aux récriminations stériles, qu'il faut, avant tout, s'occuper de parer au désastre et d'échapper à l'écroulement général qui menace de mettre la seconde ville de France et l'un des premiers marchés de l'Europe, en état de faillite.

donner, sur ce point, les renseignements les plus précis, que je tiens d'un ancien attaché au consulat de Madagascar, lequel attaché l'est présentement, attaché dans une maison de santé où on a dû, depuis deux jours, lui mettre la camisole de force. Vous voyez, si je vous cite mes sources...

M. Camille Pelletan. — Leur limpidité ne laisse rien à désirer ; pourtant, j'ai mieux que cela.

M. Rochefort. — Cela m'étonnerait. Mais dites toujours.

M. Camille Pelletan. — Vous permettez, patron ?

M. Clémenceau. — Allez, mon ami, allez !

M. Camille Pelletan. — Je me promenais, l'autre nuit, sur le quai d'Orsay, entre deux et trois heures du matin...

M. Clémenceau. — Une heure bien indue, Camille !

M. Camille Pelletan. — Je surveillais le tyran !

M. Clémenceau. — Dans ce cas, je n'ai rien à dire. Continuez.

M. Camille Pelletan. — Lorsque mon attention fut attirée par deux individus qui causaient mystérieusement à l'ombre d'une Vespaïenne. Je m'approchai d'un air indifférent, et j'entendis...

M. Barodet, frissonnant. — Qu'a-t-il entendu ?

M. Camille Pelletan. — J'entendis ces paroles, dont nul ne saurait se dissimuler la gravité...

M. Henry Maret. — Brrr ! Vous me faites peur !

La banqueroute est à nos portes. Est-ce le moment de menacer et de maudire ?

Non, encore une fois ; seulement, il faudrait que cette trêve de la misère publique fût respectée par tous. Il serait nécessaire que les principaux coupables, (les seuls coupables) fissent taire leurs amis et leurs journaux et n'essayassent pas de rejeter sur d'autres les responsabilités qui les écrasent.

Or, que s'est-il passé ?

Dès le lendemain du jour où le krack, depuis si longtemps annoncé, éclatait comme un obus ; alors que nos rues, nos places étaient sillonnées de passants aux figures sombres, aux yeux désespérés, que toute notre ville, en un mot, semblait en proie à la dévastation, nous avons pu lire dans les feuilles du trône, de l'autel et de l'*Union générale* : « C'est la faute à Gambetta ! C'est la faute au ministère ! La France perd cinq milliards ! C'est une seconde invasion prussienne ! la France est ruinée par la République ! » Oui, on a pu lire tout cela dans le *Figaro*, dans le *Clairon*, dans la *Décentralisation*, dans le *Nouvelliste*, dans vingt autres journaux bien pensants.

Et ces affirmations audacieusement mensongères étaient accompagnées de deux ou trois colonnes de diatribes et d'injures.

Il n'y a pas trois jours que le *Clairon*, déjà nommé, reproduit par le *Nouvelliste*, aussi déjà nommé, imprimait ceci :

« Ne va-t-on pas nous déharrasser du gouvernement qui est la cause de toutes ces infamies ? » N'est-ce pas pousser trop loin l'impudence ? Et, quelque désir qu'on ait de garder son sangfroid et de ne pas se laisser entraîner à de légitimes colères, serait-il possible de refréner plus longtemps son indignation devant ces provocations cyniques ?

Quoi ! la République serait coupable de cet amoncellement de ruines qui s'entassent devant les Banques cléricales ! Gambetta

M. Andrieux. — Personne n'écoute aux portes ?

M. Camille Pelletan. — J'entends...

M. Rochefort. — Dépêchez-vous, ou je m'évanouis !

M. Clémenceau. — Ne prolongez pas l'émission, Camille !

M. Camille Pelletan. — J'entends l'un de ces conspirateurs disant à l'autre : « Tout est prêt ? » Et l'autre répondant...

M. Barodet, anxieux. — Répondait quoi ?

M. Camille Pelletan. — Messieurs, je fais appel, ici, à toute votre énergie.

M. Andrieux. — Nous en aurons !

M. Rochefort. — Personne n'aurait un flacon de sels ?

M. Camille Pelletan. — Et l'autre répondait...

M. Tony Révillon. — La suite au prochain numéro.

M. Clémenceau. — Nous ne faisons pas de roman-feuilleton, mon ami.

M. Tony Révillon. — Tant pis, car c'eût été d'un intérêt palpitant, — pour le lendemain.

M. Camille Pelletan. — Et l'autre répondait...

M. Rochefort. — Décidément, l'animal veut nous faire tomber en syncope.

M. Clémenceau. — Voyons, dites vite !

M. Camille Pelletan. — Et l'autre ne répondait rien !

M. Barodet. — Comment, ne répondait rien ?

M. Rochefort. — Mais, s'il ne répondait rien, je ne vois pas que vos renseignements

serait le pelé, le galeux d'où nous vient tout le mal ! Est-ce donc Gambetta qui a créé l'*Union générale* et mis au monde ses nourrissons mal venus ?

Est-ce donc la République qui a mis en action les bénédicitions de la Providence et les grâces du Très-Haut ?

Mais lisez donc les noms des fondateurs de ces saintes officines où viennent de s'engloutir tant de fortunes et tant d'épargnes !

Vous n'y verrez que les champions les plus avérés de vos royautes déchues et de vos empires effondrés. Vous y verrez l'ordre moral briller de toute sa splendeur, avec les noms de MM. de Broglie et d'Hardcourt.

Faut-il encore d'autres preuves ?

Il est vraiment inutile d'insister devant l'évidence ; il est inutile de pousser plus loin une démonstration qui, à chaque ligne, à chaque mot, vous irrite et vous indigne contre les auteurs de tant de méfaits.

Nous retrouverons plus tard ces banquiers orthodoxes, ces banquiers conservateurs, et nous aurons à dégager la morale due à leurs manœuvres.

Ce qu'il importe aujourd'hui, c'est de ne pas laisser égarer l'opinion, ni travestir impudemment la vérité.

Pendant que tous les concours, toutes les bonnes volontés, sans distinction de parti, se réunissent et s'associent pour tenter le sauvetage d'une ville mise à sac... on ne saurait tolérer l'effronterie de certains avocats d'office qui osent accuser les victimes et glorifier les pirates.

Où sont les millions ?

C'est la question qui vient à toutes les lèvres : Où sont les millions, les millions gagnés ?

Pendant cette période de hausse vertigineuse qui a duré plus d'une année, alors que l'*Union* et ses satellites montaient de trois

dégotent les miens, et l'*Intransigeant* (dix centimes chez tous les marchands) est encore le mieux informé...

M. Camille Pelletan. — Permettez ! C'est précisément ce défaut de réponse qui m'a paru grave.

M. Barodet, profond. — Evidemment !

M. Camille Pelletan. — Vous comprenez ?

M. Barodet. — Pas encore ; mais je dis tout de même évidemment.

M. Camille Pelletan. — Car, remarquez bien que, ne répondant pas, il consentait...

M. Barodet. — C'est lumineux !

M. Camille Pelletan. — Il consentait à tout. Voyez la situation : un homme demande : « Tout est-il prêt ? » L'autre ne répond pas ; cela signifie, clair comme le soleil : « Oui, parfaitement, tout est prêt. » Donc, le complot existe, donc, le coup d'Etat se prépare ; donc, nous n'avons qu'à prendre des mesures de salut public...

M. Rochefort. — ... et privé. D'autant plus que j'ai encore un autre renseignement.

M. Clémenceau. — Vient-il aussi d'une maison de santé ?

M. Rochefort. — Non, il me vient d'une source plus... intime.

M. Clovis Hugues. — Peut-être de la veuve Leroy ?

M. Rochefort, énigmatique. — Je ne m'explique pas sur ce point. Seulement, sachez que ma cuisinière a appris, par l'entremise d'une marchande d'herbes qui est du dernier mieux avec la nourrice d'un enfant de la sœur du cousin du beau-frère...

M. Andrieux. — Quelle famille !

LA RENAISSANCE

cents francs par quinzaine, il s'est bien fait des fortunes, il s'est bien réalisé des bénéfices ! Que sont devenus fortunes et bénéfices ?

Hier, tout le monde était millionnaire ; aujourd'hui, tout le monde est ruiné.

Voilà qui ne s'explique guère. On nous a dit sur tous les tons, écrit dans tous les articles financiers, que cette prospérité inouïe de la spéculation avait enrichi notre ville de quatre ou cinq cents millions.

Plus de deux cents millions, sur ces cinq cents, auraient été cueillis sur les banquiers juifs, ces fameux banquiers juifs, étripés au mois d'octobre et qui viennent de prendre leur revanche d'une façon si désastreuse.

« Eh ! bien, nous revenons à notre question : Où sont tous ces millions ? Où ont-ils passé ?

Ils devraient être là, cependant, pour faire face à la débâcle. Dans quel coin se cachent-ils ?

En fait, l'*Union*, qui vaut aujourd'hui 1,200 francs, ne valait guère plus il y a un an.

Il y a un an, Lyon n'était pas ruiné ; aujourd'hui, il l'est. Riche de trois ou quatre cents millions de moins, nous le voulons bien, puisque la hausse fictive a disparu, mais ruiné au point de faire sauter trente agents de change, — nous ne comprenons plus.

Que ces millions gagnés se soient épargnés, dispersés de droite ou de gauche, en plaisirs, en joyaux ou en galanteries... admettons ; mais quatre ou cinq cents millions, palsambleu ! cela ne disparaît pas comme une muscade.

Il doit donc rester, quoi qu'on dise, des poches bien bourrées, des portefeuilles bien garnis, parmi les gens qui se trouvaient à la source première du *Pactole* et qui ont su l'endiguer à temps.

Or, est-ce trop exiger de ces spéculateurs heureux et prudents, que de leur demander de venir en aide, — ne fût-ce que comme préteurs, — aux banques qui les ont enrichis et aux agents qui leur payèrent tant de copieuses différences ?

Beaucoup de ces messieurs ont pignon sur rue, ayant abandonné au bon moment le navire en détresse.. Qu'ils ne refusent pas un peu de grain aux naufragés moins avisés que les rats de la *Méduse*.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

GAMBETTA

Modèle peu nouveau et qui depuis dix ans, a posé nombre de fois devant des objectifs divers ; tantôt de face, tantôt de trois quarts, tantôt de profil. La plupart des épreuves sont ressemblantes avec ou sans retouches, car l'homme a une physionomie en dehors, des traits caractérisés, des cheveux abondants, un front, un nez, une bouche, une barbe qui se prêtent admirablement aux jeux de lumière et d'ombre.

De plus, borgne, ce qui donne un ragoût particulier à une figure où toute l'intelligence a dû se réfugier dans un œil.

Cette intelligence est grande et sa lueur assez vive pour avoir animé des traits assez vulgaires et donné quelque noblesse à un masque plutôt commun. La tourmente, surtout, laisse à désirer chez Gambetta. Petit, gros, court, large de ceinture encore plus que d'épaules, le président du conseil des ministres ferait, sans contredit, un pendant désavantageux à l'Antinous antique et on aurait quelque peine à le faire figurer honorablement dans un bas-relief, sans l'avoir au préalable amendé de nombreux coups de ciseau.

M. Rochefort. Ce n'est pas fini, car je tiens à prouver que je ne parle pas à la légère : Je disais donc, du cousin du beau-frère d'un concierge dont le fils a connu, au régiment, le neveu d'un grand-père du valet de chambre de Gambetta...

M. Tony Révillon. — Ouff !

M. Rochefort. — Ma cuisinière a appris, disais-je, que Trompette...

M. Barodet. — Nous y voilà !

M. Rochefort. — ... que Trompette avait fait aiguiser sa broche !

M. Henry Maret. — Pour nous transpercer, le bandit !

M. Clovis Hugues. — Et l'on demande avec quelles armes, Gambetta ferait son coup d'Etat !

M. Rochefort. — Je réponds, sous l'autorité du cousin de la cuisinière du concierge...

M. Andrieux. — Ah ! assez !

M. Rochefort. — Je réponds : avec la broche de Trompette ! Ce qui prouve encore une fois que l'*Intransigeant* (dix centimes chez tous les marchands)...

M. Camille Pelletan. — Il ne s'agit pas de l'*Intransigeant*.

M. Rochefort. — Oui, je sais que notre vente arase les bouillons de la *Justice*...

M. Clémenceau. — Pas de querelles de boutiques. Nous avons des intérêts plus sérieux à sauvegarder.

M. Louis Legrand. — Certainement, nos réélections.

M. Barodet. — Bien dit !

M. Clémenceau. — Mieux que cela, mes-

Mais là n'est pas son ambition, et si Gambetta a le désir légitime de passer à la postérité, ce n'est certainement pas sous forme de statue équestre.

Cherchons donc ailleurs les côtés séduisants de notre héros. Nous les trouverons plus volontiers dans un cœur merveilleusement doué qui, à une mémoire exceptionnelle, joint une rare facilité d'assimilation, servie par une parole chaude, colorée, abondante, où l'on rencontre parfois les élans de la véritable éloquence.

Eloquence naturelle, sans apprêt et souvent sans étude, qui expose l'orateur à des négligences de forme et à des vulgarités d'expression que rachètent généralement la sonorité de l'organe ou la chaleur du discours.

Il ne faut pas lire Gambetta, il faut l'entendre. À la lecture réfléchie et froide, ses harangues s'enchaînent, s'allongent, s'embrouillent, et l'on cherche longtemps, avant de trouver une éclaircie dans le caos de ce style alambiqué et de ces phrases incidentes chevauchant l'une sur l'autre.

Cet éclair, c'est la parole qui le donne, et l'accent et l'allure, tout cet art extérieur, en un mot, sur lequel Gambetta compte peut-être trop pour entraîner et séduire un auditoire. Car, il faut bien le dire, le tribun n'est pas tout dans l'homme d'Etat ; et si l'opposition se contente d'une éloquence chaude et vibrante, le pouvoir a d'autres exigences. Il y faut surtout de la mesure, de l'équilibre, du sang-froid, du tact et une philosophie assez haute pour ne point se laisser prendre trop facilement aux engouements de la flatterie.

Gambetta possède-t-il cet ensemble de vertus ?

Nous mentirions en disant oui.

Tout en rendant hommage à des qualités intellectuelles de premier ordre, il faut bien reconnaître qu'il y a une ombre au portrait, et cette ombre s'accentue précisément du côté de ce sang-froid, de ce tact et de cette résistance aux flatteries qui, pour bien gouverner, sont aussi nécessaires que le talent et souvent que le génie.

Gambetta a pu en faire la preuve — et la preuve à ses dépens — depuis moins de deux mois qu'il exerce le pouvoir.

Est-il un homme, en ce moment, sur la tête duquel on casse plus de sucre, ou amoncelle plus de pavés que sur la tête de tue de feu notre premier ministre ? Non assurément.

Sans parler des invectives de réunions publiques qui ne tirent pas à conséquence, non plus que les diatribes réactionnaires, il y a une sorte de concert dans la presse républicaine pour accabler le « grand » ministre et son « petit » ministère.

D'où viennent toutes ces animosités ? Quelle est la cause de ces attaques ?

Une cause bien simple. Défaut de tact, défaut de mesure et défaut également... nous allons dire un gros mot, eh bien ! tant pis, défaut d'éducation.

Mon Dieu ! oui, Gambetta n'est pas toujours bien élevé. Il tient trop peu de compte, dans ses habitudes, dans ses allures, de cette courtoisie française, de cette urbanité qui apaise bien des susceptibilités, cicatrice bien des amours-propres et dore bien des pilules. Le moindre grain d'affabilité et de bon goût a plus d'influence souvent qu'une heure de discussions enflammées, et, de toutes les hostilités qui se déchaînent aujourd'hui, la bonne moitié, sinon plus, a pour prétexte une réponse hautaine, un mot méprisant ou un geste brutal.

Trop sensible aux flatteries, trop disposé à s'entourer de bouches enfardées et d'échines souples, Gambetta aurait dû comprendre lui-même que l'on ne s'accorde pas aisément de certaines brusqueries et de certaines raideurs.

Quiconque a une valeur personnelle se résigne mal à se voir traiter en petit garçon ou en « commis d'ordre ».

D'où il suit que les grands ministères se rapetis-

sieurs ; nous avons à sauvegarder l'existence du Parlement.

M. Clovis Hugues. — A abattre le tyran !

M. Henry Maret. — A museler César !

M. Camille Pelletan. — A briser nos fers !

M. Andrieux. — A embêter Léon !

M. Louis Legrand. — A sauver le scrutin de liste...

M. Tony Révillon. — A punir le crime et à récompenser la vertu...

M. Clémenceau. — Vous connaissez mes opinions ; vous savez que je suis Carré dans mes idées. Je vous propose de supprimer les broches.

M. Andrieux. — Quelles broches ?

M. Clémenceau. — Les broches de cuisine, parbleu ! Du moment que le coup d'Etat doit s'accomplir avec la broche de Trompette... Vous me comprenez ?

Tous. — Oui ! oui !

M. Clémenceau. — Puisque nous supprimons le Sénat, ne pouvons-nous pas supprimer les broches ? C'est aussi pratique d'un côté que de l'autre.

M. Clovis Hugues. — Sans doute, mais pourquoi cette demi-mesure ? Il est infinité plus radical de supprimer Gambetta.

M. Clémenceau. — L'assassinat me répugne

M. Clovis Hugues. — C'est là un bien gros mot. Il y a des moyens plus doux.

M. Clémenceau. — Lesquels ?

M. Clovis Hugues. — Une promenade sur la Cannebière, par un beau jour de mistral ; c'est bien le diable si une douzaine de cheminées...

sent, que les prestige se défont et que les animosités se multiplient. La grande habileté d'un homme supérieur n'est pas d'affirmer et d'étaler cette supériorité, mais de la dissimuler plutôt sous des dehors modestes, sans en accabler le pauvre monde.

Le pauvre monde est susceptible, en effet, et si vous avez trop de tendance à le traiter en imbécile, il ne tardera guère à vous lapider.... Gambetta peut déjà compter les pierres.

Quand nous aurons à composer la devise d'un ministre parfait, nous la résumerons dans ces trois mots : Savoir, savoir faire et savoir-vivre.

Ajoutons que si Gambetta n'est pas doué, au supreme degré, de toutes ces qualités, la plupart de ses adversaires les possèdent encore moins que lui.

Au total, Gambetta est ce que l'on peut appeler une Force, et la majorité de la Chambre aurait certainement tort de tourner cette Force contre ses faiblesses.

FEUILLES VOLANTES

Parler d'autre chose ? A quoi bon ! vous ne le lirez pas.

La seconde quinzaine de janvier 1882 comportera, sans contredit, parmi les journées sombres et néfastes de notre ville. Jamais nous ne vîmes figures plus anxieuses, physionomies plus désolées que celles des gens qui stationnaient et stationnent encore devant les tableaux de Bourse. Même pendant l'année terrible, même aux temps d'invasion, alors que nos légionnaires se battaient et succombaien à quelques lieues de nous, l'aspect de notre cité ne fut plus désolé ni plus lugubre.

Un vent de choléra ou de peste n'aurait pas causé plus de tristesses et d'angoisses que ces dégringolades de Bourse, ces écoulements de fortune, et les insensés qui ont provoqué ces catastrophes trop prévues, peuvent se frapper durement la poitrine en récitant leur *mèd'cupid*.

Et, de fait, il y a là un événement inouï dans nos annales financières.

Toute une ville menacée de ruine et de faillite ; tout un parquet d'agents de change sautant ! Paiements suspendus, caisses fermées, guichets clos ; Bourse morne et silencieuse où l'on n'entend qu'une sorte de murmure funèbre ressemblant à des prières d'agonisants.

Il y a là un spectacle fait pour ne pas être oublié, une lamentable expérience dont la spéculation pourra faire son profit, si tant est que la spéculation ne soit pas morte et enterrée sous ces décombres.

Et, pendant que les hommes les plus considérables par leur situation, leur autorité ou leur crédit unissent leurs efforts pour chercher une voie de salut ou tendre une perche aux noyés, on voit et l'on entend bourdonner toutes les mouches du coche, promptes à donner un conseil, à proposer une solution, à préconiser leur système ou leur martingale.

L'un propose une caisse de prêts ; celui-ci un emprunt forcé, celui-là une prorogation d'échéances ; cet autre une souscription nationale.

Et des représentations à bénéfice et des loteries, tout y passe ! on ne peut faire un pas sans être assailli par ces donneurs de conseils, auxquels un de nos amis, agacé,

M. Clémenceau. — Ne l'écrasent pas ? Exécution difficile !

M. Rochefort. — J'ai un moyen plus sûr. Depuis quinze jours, je raconte à mes quinze cent mille lecteurs...

M. Camille Pelletan. — Oh ! quinze cent mille !

M. Rochefort. — Mettons quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent cinquante ; il vous en restera deux cent cinquante, ce qui est faire bonne mesure...

M. Camille Pelletan. — Eh ! bien, voyons, que leur racontez-vous ? Toujours des histoires de nourrice ?

M. Rochefort. — Je leur raconte que Gambetta est fou, ramollie, gâteux ; par conséquent, avec un bon rapport de mon ami Lanessan, vous n'avez qu'à le faire mettre à Bicêtre, section des agités.

M. Clémenceau. — Il y a là une idée à creuser.

M. Henry Maret. — Plus fort que ça. Vous savez que Gambetta est horriblement gras.

M. Rochefort. — Une boule de suif !

M. Henry Maret. — Approchez-le d'une chandelle et il sera fondu.

M. Clémenceau. — Bon ! mais qui tiendra la chandelle ?

M. Rochefort. — N'avez-vous pas le ministre Rouvier ?

M. Clémenceau. — Pas de personnalités désagréables et concluantes...

M. Henry Maret. — Il y a encore un autre moyen pacifique de nous débarrasser du maître : une simple indigestion...

répondait : J'ai un système bien supérieur à tous les vôtres et absolument infaillible.

— Lequel ?

— Ouvrir sa caisse et payer en billets de banque...

C'est là qu'on en arrivera, espérons-le, si la haute finance et le gouvernement veulent bien comprendre que leur intervention est aujourd'hui une nécessité de salut public.

Il n'est pas admissible qu'on laisse sans ressources, sans secours, que l'on abandonne à sa détresse la seconde ville de France, c'est-à-dire l'un des facteurs les plus importants de la richesse nationale.

Quelques spéculateurs ruinés, c'est sans doute ; mais toute une ville atteinte et frappée dans son crédit, dans sa richesse, dans sa vie industrielle, cela vaut qu'on y prenne garde... Et si l'on n'a pas hésité à sacrifier des millions et des soldats pour protéger quelques colons algériens contre des bandes de Khroumirs, les pouvoirs publics doivent encore moins hésiter pour tirer une grande ville du gouffre où elle risque de voir engloutir sa prospérité, sa fortune et son honneur.

ZÈDE.

DE PERRACHE A VAISE

Grande Revue en un nombre infini de tableaux et encore plus de personnages.

PRINCIPAUX COMPÈRES : LE LOUIS XIV DE BELLECOUR, LE HENRI IV DE L'HOTEL-DE-VILLE, CLARIION.

LA RENAISSANCE

Henri IV. — Quel est ce monument qui ressemble à une écurie ?

Clarion. — C'est le Skating.

Henri IV. — Qu'es aco ?

Chœur de demoiselles, d'allures suspectes, sortant des Folies-Bergères.

Chœur

Le siècle a fait du progrès.
Pour patiner sur la glace
Nous n'attendons plus qu'il fasse
Frais.
Et voici notre coutume,
Nous glissons tous les soirs sur
Un grand parquet de bitume
Dur.

Henri IV. — Eh ! mais ça ne doit pas glisser du tout !

Le Chœur

Nos patins sont à roulette
Ça glisse et ça fait tomber,
Et c'est un prétexte... honnête
Pour se faire relever.

Louis XIV. — Par qui ?

Henri IV. — Eh ! Ventre-Saint-Gris, voilà une question indiscrette, monsieur mon petit-fils. — Mes demoiselles, je vous sauve ; si je n'étais pas un peu pressé, je vous relèverais volontiers, le cas échéant ; mais ce sera pour une autre fois. En route !

M. Chesnelong. — Pas encore, Sire, pas encore. Ecoutez la voix d'un de vos fidèles...

Henri IV. — Qu'est-ce encore que celui là, et que fait-il dans ce lieu folâtre ?

Louis XIV. — Il n'a cependant pas l'air folichon.

Henri IV. — Fi ! le vilain ! vous fréquentez, monsieur, des lieux bien suspects.

M. Chesnelong

(Air : T'en souviens-tu)
Je viens parf'm dans cet endroit frivole
Et j'y rassemble un peu bataillon ;
J'monte à l'orchestre et je prends la parole,
Ça rend service à la religion
Si le démon règne ici d'ordinaire,
Je le remplace parfois par le bon Dieu ;
Voilà pourquoi j'suis aux Foli' Bergère { (bis)
Car Chesnelong fut toujours vertueux.

Henri IV. — Eh bien, vrai, j'aurais choisi un autre endroit.

Clarion. — Il n'y avait que la Rotonde et le Casino. — La Rotonde a été prise par Rochefort et le Casino par le père Loysen. — Votre pauvre ami n'avait pas le choix.

Henri IV. — Et puis, j'ai idée que tous ses jeunes néophytes l'ont plus facilement suivi dans un endroit qu'ils connaissaient de longue date. Allons ! adieu, mon cher Chesnelong, tous nos compliments à ce bon Chambord ; nous allons aux courses, au revoir.

Le fiacre s'engage dans le Parc.

Louis XIV. — C'est assez gentil, ici. Je regrette que Le Notre n'ait pas eu l'idée de me dessiner un petit jardin paysager dans ce goût.

Henri IV. — Voilà un joli pavillon. Ventre-Saint-Gris ! Quelles sont ces machines bizarres qui y sont rassemblées ?

Louis XIV. — On dirait une habitation de sorcier hérétique.

M. l'astronome, paraissant brusquement sur sa porte.

L'astronome

Enfoncé Mathieu d'la Drôme,
L'almanach double Milan
Je suis l'homme, je suis l'homme
Qui passe son temps
A prédire le temps
Quoiqu'il s' trompe de temps en temps

Henri IV

Ah ! c'est embêtant,

Tutti

Oui, c'est embêtant.

L'astronome

Je dis vingt-quatre heur's d'avance ;
Faudra prendre vot'r manteau
Car, v' là le froid qui commence
Mettez vot' pa'l'tot
Ça vous tie id'a chaud
Ça vous tiendra chaud tantôt.

Henri IV

Vous m'fai's froid dans l' dos.

Tutti

Prenons not' pa'l'tot.

Henri IV. — Et c'est un bon métier, ça ?
M. l'Astronome. — Pas mauvais, on appelle cela faire de la météorologie. Si on rencontre juste, on passe pour un malin. Si on se met le doigt dans l'œil, on explique cela par un courant aérien venant de New-York et suivant une ligne isothermique et on passe pour plus malin encore...

Henri IV. — Et le public est bien avancé ! Eh ! bien, monsieur l'Astronome, aurons-nous beau temps aujourd'hui ?

M. l'Astronome. — Hura ! le télégraphe... le pendule... ventilateur... le grand sextant solaire et l'azimut équatorial... la raréfaction... attendez, je vais monter en ballon pour voir mieux ça.

L'aéronaute Jovis

Montez dans mon p'tit ballon,
Nous irons jusqu'à Couzon:
Et puis nous redescendrons.
M'ssie Guimet fera les fonds.
Et allez donc,
Et allez donc,
Not' voyag' ne s'ra pas long.

Louis XIV. — Comme ils filent !
Clarion. — Bah ! les voilà déjà revenus. Eh bien ! astronome ?

L'astronome. — Allez tranquillement aux Courses : je réponds du temps : beau fixe.

Henri IV. — Quelle chance ! En route !

Louis XIV. — Quel est ce palais de verre ?

Clarion. — Les Serres de Lyon, et un peu chouettes qu'elles sont.

Henri IV. — C'est magnifique, en effet, qui donc a construit cette merveille ?

M. l'ingénieur

Dans le servic' de la voirie,
Sous les ordres de la mairie,
Il faut bâtrir et nettoyer...
Je n'sais pas très bien balayer !
Mais fair' des serres,
C'est c' que j' préfère,
Et pour le reste nous dirons :
C'est la faute à l'adjoint Chéron.

Louis XIV. — Enfin ! si vos rues ne sont pas bien propres, votre palais de fleurs est splendide : il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup vité. Dieu vous tienne en sa sainte garde, monsieur l'ingénieur.

Henri IV. — Et ralliez vous à mon... Eh ! bien, qu'est-ce ? cet astronome est un farceur, voilà de la pluie...

Louis XIV. — De la pluie ! mais c'est de la grêle ! sauve qui peut !

Clarion. — Suis-je bête ! c'était jour de courses et je n'ai pas pensé à vous prévenir de cette partie obligatoire du programme !

Henri IV. — Sauvons mon panache blanc ! Cocher, au galop !

Le Kroumîr. — Où ça, bourgeois ?
Henri IV. — Retournons d'où nous venons. Au théâtre, au théâtre !

Le fiacre vole, M. Champcassé reçoit ses nobles hôtes, un flambeau à la main, tout comme s'il était déjà à l'Opéra de Paris, et qu'il eût l'honneur d'une visite souveraine.

M. Champcassé. — Sire, Majesté, Votre auguste présence m'inspire un trait de génie. Vous savez que je n'y regarde pas à deux fois pour être agréable aux puissants de la terre. J'ai un jour donné, à l'œil, mon orchestre, ma basse, mon baryton et mon ténor ! mon ténor ! à monsieur Le Bouillon qui recevait ses amis, et ce petit contingent a singulièrement égayé la fête. Il est vrai que, depuis, je n'ai pas eu à me plaindre de l'administration. Je ne serai pas moins généreux avec vous : mes premiers sujets vont défiler devant vous.

Salomon

(Air de Guillaume)

Amis, amis, admirez ma vaillance
Si mon chef est dans l'embarras
Avec mon ut j' prends sa défense,
Il me paie cher, mais je veux ça (bis).
J' coûte par mois (bis) dix beaux billets d'mille,
Mais j'en rapporte cinquant' mille ;
Do, ré, mi, fa, mi, fa, sol, la.

Il y a bien encore un joli si mais l'ut, ce sera pour une autre fois.

Louis XIV. — Bravo ! ce dessus de taille chante fort bien.

Clarion. — La taille n'y fait rien, on appelle cela un fort ténor.

Louis XIV. — Silence, croquant !

Henri IV. — En voici deux d'assez belle prestance.

Seguin

(Air du Guillaume, susdit)

Je chante avec ivresse
Mais sans grande souplesse.
J'ai parfois d'la mollesse,
Car, j'suis peu tourmenté
De la glorieuse envie
D'être, dans ma partie,
Un chanteur qu'on envie.
.... Faut pas trop s'esquinter.

Queyrel

(Air de Robert)

Notes qui reposent
Tout au fond de mes bottes
Sortirez-vous ?

Les notes

Nous sortirons
Si nous pouvons,
Simón,
Non.

Henri IV. — Belles voix, belles voix, y en a-t-il d'autres ?

M. Champcassé. — S'il y en a ! Eh ! là-bas ?

Tout un bataillon se précipite.

Engel

(Air de Faust)

En vain j'interroge, en mon ardente veille,
La mesure de mon tailleur;
Pas une voix ne glisse à mon oreille
Ce mot : taill' d'artilleur !

Barbe et Augier (duo du Chalet)

Augier

J' chant' faux, hélas ! je le confesse ;
Y renoncer !... non, je ne puis.

Barbe

Moi, j' chant' du nez et ça progresse ;
C'est bien vilain ; tant pis ! tant pis !

Nerval et Maris (duo du Maître de Chapelle)

Nerval

J'aurais plus d' succès, je gage,
Si j' n'étais pas avec lui.

Maris (avec une belle roulade)

On n' siffle pas grâce à lui.

Ensemble

J'aurais plus de succès sans lui.

On n' siffle pas, grâce à lui.

Henri IV. — Mais il n'y a là que des hommes, ou donc sont les enchantresses ?...

M. Champ cassé. — Les enchantresses demandées ? voilà, Sire.

Mlle Fincken

(Air de Faust)

Il était un bon directeur
Qui, jusqu'à la claque fidèle,
M'a fait recevoir par elle.
Il s'en r' pent bien, l' bon directeur !

Henri IV. — Mais, mais, mais je vous ai demandé une enchantresse...

M. Champ cassé. — Comment, vous n'êtes pas ravi ? J'en avais bien une autre, remarquable surtout par sa grandeur, mais elle est partie dernièrement : elle avait eu des raisons avec le parterre ; ce sont choses qui regardent surtout la mairie ; du moins c'est la mairie qui s'est montrée et bien montrée dans cette circonstance. J'aurais eu aussi beaucoup de dugazons à vous exhiber. — Elles ne sont pas visibles pour le moment. Ah ! attendez, j'ai une duègne...

Clarion. — Allons donc, et vos fortes chanteuses !
M. Champ cassé. — Oh ! celles-là, je les ai engagées malgré moi et à mon corps défendant. Vraiment, vous tenez à les voir ?
Clarion. — Je pense bien ! il n'a que cela de bon.

Mlle Baux (Air à faire).

Mon directeur voulait, tantôt,
Briser ma voix de soprano
En me mettant au contralto.

Tout aussitôt

J'ai mis l' veto

Sur l' projet de Campo-Casso.

Mme Appia

Et j'suis venu' tout chaud, tout chaud,
Pour chanter ici l' contralto.

Car ma voix qui mont' jusqu'au do
Redescend au
Sol aussitôt.

Santa madona, ça, c'est beau !

Mlle Baux. — Beau ! eh ! madame, il n'y a ici de beau que moi, et j'ai assez de succès pour que vous ne veniez pas essayer de me le disputer...

Mme Appia. — Vi z'avèz dou succès, ma, z'en ai pire qu' vous.

Mlle Baux. — Une piémontaise qui ne sait pas parler français !

Mme Appia. — Ouh soprano che n'a pas seulement la voix aussi élevée que moi !

Mlle Baux. — Eh ! madame !

Mme Appia. — Eh ! mademoiselle !...

Henri IV. — Eh ! la paix ! la paix, mes charmantes. Deux artistes si accomplies ne peuvent que se faire valoir l'une l'autre. Mais, au moins, voilà des chanteuses. Ce M. Champcassé est vraiment singulier de n'avoir pas voulu me les présenter.

Clarion. — Ah ! c'est qu'elles coûtent bon, et que ça lui fait de la peine, à ce pauvre homme, quand il voit qu'un autre que son ténor fondamental émerge sérieusement au budget.

Henri IV. — Enfin ! il est novice à Lyon.. On le mettra au pli. Eh ! bien, la représentation va-t-elle continuer ? tout le monde est parti. Qu'y a-t-il donc ?

LA RENAISSANCE

REVUE FINANCIÈRE

Paris, 25 janvier 1882.

La Bourse est encore sans affaires ; les pourparlers continuent entre les représentants de la haute Banque, les agents de change et même le ministre des finances.

Voici le cours de nos Rentes :

Le 3 0/0, 82,20 et 82,15.
L'Amortissable, 82,20 et 82.

Le 5 0/0 s'établit à 113,30 et 113,47.

Les achats du comptant se multiplient et se portent de plus en plus sur les actions du Crédit Foncier. Les nouvelles obligations communales 4 0/0 émises à 480 fr. et par coupures de 96 fr. attirent les capitaux de l'épargne ; rappelons qu'on peut souscrire ces titres chez tous les receveurs particuliers des finances.

Le Crédit Lyonnais se tient à un niveau d'autant meilleur que le bilan du 31 décembre a produit une bonne impression. Il accuse des disponibilités s'élevant à 125 millions et une augmentation des fonds de dépôt de 19 millions, ce résultat est impo tant à constater.

La tenue des actions du Crédit Général Français au comptant prouve que les capitaux de placement recherchent cette bonne valeur.

Les polices de capitalisation de l'Assurance Financière qu'on peut se procurer moyennant un versement mensuel de 1 franc, donnent la chance d'être remboursé à 500 francs dès le 5 février prochain. On note 343 sur les bons de la Société.

La Société Française Financière suit toujours son mouvement de hausse à 1035. les ordres d'achats sont nombreux sur cette valeur.

La Société Nouvelle, par ses prix favorables, attire l'attention des capitaux de placement. On fait 725.

Bonne tenue à 700 de la Banque Romaine.

L'épargne ne doit plus s'attacher qu'aux affaires offrant de bonnes garanties, aussi fera-t-elle bien de songer aux actions de la Compagnie Maritime du Pacifique, émises par la Banque Nationale, c'est une entreprise des plus importantes.

On traite quelques affaires sur la Banque du Mexique, l'avvenir de cette institution est indiscutablement brillant.

Les obligations et les actions de chemins de fer sont des refuges pour les petits capitalistes et parmi elles il faut remarquer les actions et obligations de la Compagnie d'Alais au Rhône, qui sont un placement solide donnant un bon revenu.

A 665 on demande l'action de la Compagnie d'exploitation des Minerais de Rio-Tinto.

La Compagnie maritime du Pacifique

Nous avons, dans un précédent article, fait connaître les origines de la Compagnie Maritime du Pacifique ; nous avons démontré que la nouvelle entreprise, due à l'initiative de M. Emile Bossière, armateur au Havre, était appelée à donner satisfaction à des besoins réels que l'on avait été obligé de laisser trop longtemps en souffrance, par suite des entraves de toute sorte apportées par nos lois et règlements à la navigation française. Inutile de revenir aujourd'hui sur ce point.

La Société est formée au capital de 11 millions de francs, divisé en 22,000 actions de 500 francs. Sur ces 22,000 actions, toutes entièrement libérées, 18,400 ont été attribuées à M. Emile Bossière et aux autres fondateurs, en paiement de leurs apports. Ces apports consistent en 5 steamers : *Tafna*, *Laurium*, *Atlantique*, *Océanique*, *Pacifique*, représentant 6,900 chevaux-vapeur effectifs, et 10,914 tonneaux de jauge brute, et 2 voiliers, *Jacques-Cœur* et *France*, jaugeant près de 1,000 tonneaux. Les cinq vapeurs sont tous de première cote au registre *Lloyd*, ayant en moyenne une année de

date ; les voyages qu'ils ont déjà exécutés ont permis d'apprecier leur vitesse, leur bonne allure, en un mot toutes leurs qualités nautiques, grâce auxquelles ils ne redoutent aucune concurrence.

Le matériel flottant, il faut encore ajouter, en fait d'apports, les frais acquis, ceux en cours, les bénéfices à retirer des marchés et des relations de fret déjà établies, bref, toute une organisation fonctionnant depuis longtemps déjà et fonctionnant bien. N'oublions pas que M. Emile Bossière, qui est armateur au Havre et chef d'une maison dont la réputation n'est plus à faire, demeure à la tête de l'entreprise en qualité d'administrateur-délégué.

L'évaluation des apports ne nous paraît donc nullement exagérée. Les 3,600 actions restant disponibles, après prélevement des 18,400 attribuées à M. Emile Bossière, ont été immédiatement souscrites et libérées en espèces ; la Compagnie Maritime du Pacifique se trouve de ce chef en possession d'un fonds de 1,800,000 francs susceptible d'être consacré à l'accroissement et à l'amélioration du matériel.

C'est 12,000 de ces titres que la Banque nationale a pu se procurer et offre aujourd'hui à sa clientèle au prix de 550 fr. l'une ; ce prix est des plus modérés, surtout si l'on tient compte de l'importance probable, nous allons dire certaine, des bénéfices à réaliser.

Le produit d'une pareille entreprise est difficile à évaluer avec une précision absolue ; mais ce que l'on peut prévoir sans crainte de se tromper, c'est qu'il y aura des bénéfices considérables.

Le fret ne fera pas défaut ; les premiers voyages accomplis par les steamers de M. Bossière l'ont amplement démontré, et le service des voyageurs promet d'être un élément de recettes des plus lucratifs. Il convient, en outre, de ne point perdre de vue les dispositions de la loi du 30 janvier dernier sur la Marine Marchande, laquelle accorde une prime de navigation de 1 fr. 50 par tonneau de jauge nette et par 1,000 milles parcourus à tous les navires de construction française, et une prime de 0,75 centimes à tous les navires francisés seulement après la promulgation.

C'est là un avantage que n'ont pas les Sociétés étrangères ; d'un autre côté, pour la Compagnie Maritime du Pacifique, qui en bénéficie, les conditions de navigation, les garanties de sécurité sont les mêmes que pour les Sociétés allemandes et anglaises ; on est donc fondé à espérer pour la première des résultats au moins aussi brillants que pour celles-ci.

Or, la *Pacific steam Navigation Company*, de Liverpool, a distribué, pour l'exercice 1880, près de 7 0/0, à ses actionnaires ; la Compagnie *Kosmos*, de Hambourg, a donné pour 1879, un dividende de 11 0/0 ; pour 1880, un dividende de 9 0/0. Pour l'exercice 1881, à la Bourse de Hambourg, le dividende de la même Compagnie est évalué à 14 0/0 ! Et l'on sait que les lignes étrangères, notamment la ligne allemande, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'installation. La Compagnie *française* du Pacifique a la partie belle, d'autant plus belle qu'elle n'a pas de concurrence sous pavillon français.

Dans ces conditions, la Banque nationale n'a évidemment qu'à se féliciter de pouvoir offrir à sa clientèle, presque au pair, un certain nombre de titres de la Compagnie

Maritime du Pacifique. C'est là un placement qui nous paraît comporter, dans un temps déterminé, une plus-value importante, et avec lequel, en tous cas, on doit être assuré d'un revenu largement rémunérateur.

Nous engageons vivement les personnes qui s'occupent d'agriculture et qui tiennent à être au courant de tout ce qui s'écrit et se fait au sujet de la vigne, de s'adresser à la

GAZETTE

AGRICOLE ET VITICOLE

journal paraissant tous les dimanches, et qui a été choisi par le comité d'études et de vigilance pour la destruction du phylloxéra dans le département du Rhône, pour la reproduction de tous ses documents, rapports, procès-verbaux, etc., etc.

On s'abonne au bureau du journal, à Lyon, rue de la Bourse 14.

Prix : 8 francs par an.

LEÇONS

d'Italien, d'Allemand, d'Espagnol
et d'Anglais (traductions)

PRIX MODÉRÉS

S'adresser à l'Agence Fournier, 14, rue Coufot, sous le n° 1216.

INSECTICIDE FOUDROYANT DESTRUCTION

infaillible des

CAFARDS

CAFARD

CAFARD</p